

Louis Riel : « lieu de mémoire » et de métissage des identités culturelles franco-manitobaines

Anne-Sophie Marchand

Volume 33, Number 1-2, 2021

Le patrimoine francophone en contexte minoritaire : des passeurs de mémoire dans l'Ouest canadien

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1083769ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1083769ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Presses universitaires de Saint-Boniface (PUSB)

ISSN

0843-9559 (print)

1916-7792 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Marchand, A.-S. (2021). Louis Riel : « lieu de mémoire » et de métissage des identités culturelles franco-manitobaines. *Cahiers franco-canadiens de l'Ouest*, 33(1-2), 157–175. <https://doi.org/10.7202/1083769ar>

Article abstract

If Franco-Manitobans, like other outside observers, find it difficult to define the Franco-Manitoban identity, this is due to the fact that it bears the marks of several centuries of a tumultuous history born in a land of multiple waves of immigration. This identity may either be singular in nature, and take the form of asserting rights in the name of protecting a language, or plural, from the socio-linguistic and cultural perspectives. Based on our field research, Franco-Manitobans actually form a mosaic of often conflicting identities composed of Métis, or Francophones of Quebec or European (Belgian, Swiss, French) origin, thus a true microcosm of the national situation of a fragmented francophone identity. This article demonstrates that the Franco-Manitoban identity is firmly rooted in the Manitoba land, thanks to the voyageurs and their descendants, the Métis, who shaped this identity in the francophone consciousness. Some Franco-Manitobans writers seek their direction in a sort of no man's land of no fixed roots. However, the attitude that some young Franco-Manitobans demonstrate towards Quebec or *Québécois* living in Manitoba confirms a tendency to asserting their identity.

Louis Riel: «lieu de mémoire¹» et de métissage des identités culturelles franco-manitobaines*

Anne-Sophie MARCHAND
Centre de recherches linguistiques L. Tesnière
Université de Franche-Comté
Besançon (France)

RÉSUMÉ

Si l'identité franco-manitobaine est difficile à cerner pour les Franco-Manitobains comme pour tout observateur, c'est qu'elle porte les stigmates de plusieurs siècles d'histoire mouvementée, née sur une terre d'immigrations multiples. Elle peut être une, au moment de revendiquer des droits, au nom d'une langue à sauvegarder; elle est aussi plurielle aux points de vue sociolinguistique et culturel. En effet, les francophones forment, en réalité (d'après nos enquêtes sur le terrain), une mosaïque identitaire parfois conflictuelle, composée de Métis, de francophones d'origine québécoise et européenne (Belges, Suisses, Français), véritable microcosme de la situation nationale à l'identité francophone fragmentée. Dans notre article, nous montrerons que l'identité franco-manitobaine possède, à la fois, de profondes racines dans le sol manitobain, et ce, grâce aux voyageurs et à leurs descendants, les Métis, qui ont façonné cette identité dans la conscience des francophones. Et certains écrivains franco-manitobains cherchent leurs repères dans un *no man's land* où ils sentent flotter leurs racines. Pourtant, l'attitude de certains jeunes Franco-Manitobains vis-à-vis du Québec ou de Québécois vivant au Manitoba confirme une tendance à l'affirmation de leur identité.

* Version remaniée d'une communication présentée au congrès annuel de l'Association d'études canadiennes qui a eu lieu à la Memorial University of Newfoundland (St. John's) du 6 au 8 juin 1997.

ABSTRACT

If Franco-Manitobans, like other outside observers, find it difficult to define the Franco-Manitoban identity, this is due to the fact that it bears the marks of several centuries of a tumultuous history born in a land of multiple waves of immigration. This identity may either be singular in nature, and take the form of asserting rights in the name of protecting a language, or plural, from the socio-linguistic and cultural perspectives. Based on our field research, Franco-Manitobans actually form a mosaic of often conflicting identities composed of Métis, or Francophones of Quebec or European (Belgian, Swiss, French) origin, thus a true microcosm of the national situation of a fragmented francophone identity. This article demonstrates that the Franco-Manitoban identity is firmly rooted in the Manitoba land, thanks to the voyageurs and their descendants, the Métis, who shaped this identity in the francophone consciousness. Some Franco-Manitobans writers seek their direction in a sort of no man's land of no fixed roots. However, the attitude that some young Franco-Manitobans demonstrate towards Quebec or *Québécois* living in Manitoba confirms a tendency to asserting their identity.

Malgré le caractère particulier de l'histoire vécue par chaque province canadienne, il existait jusque dans les années soixante, date de la Révolution tranquille québécoise, une identité collective canadienne-française (sauf l'Acadie qui y avait déjà une place à part). En effet, les Canadiens français éprouvaient le même sentiment ou besoin d'appartenance à une «nation» (dans un contexte politique qui ne leur était pas favorable) activement entretenu par l'Église catholique, où un «nous» se construisait autour du clocher, de la famille, idée qui a tendance à perdurer de nos jours.

Mais depuis la poussée indépendantiste québécoise conduite par une certaine élite, la «nation» canadienne-française s'est régionalisée pour ne pas dire fragmentée assez profondément. Orpheline de la province-mère² (expression dont les termes mêmes marquent bien la dimension symbolique), la francophonie hors Québec s'est petit à petit morcelée en une série d'identités francophones interprovinciales et même

intraprovinciales (c'est, du moins, ce que nous nous attacherons à montrer en ce qui concerne le Manitoba). Elles ont tenté de redéfinir leurs identités culturelles qui, selon Erik H. Erikson (1972), s'élaborent spécialement à l'occasion de périodes de ruptures d'où le terme qu'il a créé de «crise d'identité», autour de différents critères (l'histoire, la religion, la langue); on considère aujourd'hui que ce processus est encore en cours d'élaboration. Cela n'a pas pour autant sonné le glas de ces «diasporas» francophones, et, avec Raymond Hébert (1996), nous sommes d'avis que le Manitoba possède l'identité francophone hors Québec la plus forte avec celle de l'Ontario, de l'Acadie et qu'elle participe à la vitalité du français.

Cet article est extrait d'une étude réalisée dans le cadre d'une thèse de doctorat (Marchand, 1998) dont le procédé utilisé est celui de l'enquête qualitative: le but étant de prendre en compte les représentations des locuteurs sur leur rapport avec leur culture et leur langue. Ayant une analyse conversationnelle à faire, nous nous sommes inspirée des ethnographes (Gumperz, 1989) ou des ethnométhodologues (Gülich, 1990), c'est-à-dire que nous nous sommes laissée guider par des données obtenues, par le matériel et en suivant la perspective des locuteurs de l'interaction, pris comme acteurs et guides de leur vérité. En cernant ainsi les attitudes et les comportements sociolinguistiques pour décrire la part subjective de l'ethnicité des individus en situation minoritaire (dix-neuf au total), nous souhaitons montrer l'importance de son impact sur la vitalité ethnolinguistique de la minorité franco-manitobaine.

En ce qui concerne notre présent article, nous dirons, après avoir retracé brièvement les grands événements historiques vécus par les Métis et les autres francophones (les Français en particulier), comment et pourquoi, aujourd'hui, la dimension historique est fondamentale dans la quête et la (re)constitution de l'identité franco-manitobaine (ou plutôt des identités franco-manitobaines). Ceci vaut pour certains francophones mais pas pour d'autres, car il semble évident que le référent historique est de nos jours transcendé par d'autres référents pour la (con)quête d'un espace plus vaste, lieu d'un «métissage culturel» prôné par Léopold Sédar Senghor pour l'avenir de la francophonie.

DES VOYAGEURS AUX MÉTIS ET AUX «HABITANTS»: DIFFÉRENTES HISTOIRES CONSTITUTIVES D'IDENTITÉS DIFFÉRENTES

Officiellement, le commerce des fourrures est centralisé dans une colonie peuplée d'Européens anglais ou français et où les Amérindiens viennent vendre leurs produits. Les contrats commerciaux permettant de traiter avec les Amérindiens sont distribués par le gouverneur en personne, représentant du souverain britannique. Pourtant, un réseau non officiel de traite se développe parmi des fermiers appauvris ou bien des soldats sous-payés qui, petit à petit, négocient illégalement et directement avec les Amérindiens. Le «métier» attire des hommes de niveaux socio-culturels très différents comme les a décrits Marcel Giraud (1945): ainsi, les jeunes gens sans débouchés, réfractaires à la culture française que veut leur imposer le clergé du Bas-Canada s'ouvrent volontiers à une autre culture. De même, les nobles catholiques, réticents à travailler la terre qui rapporte peu et ne les valorise guère, s'y adonnent. En contact presque constant avec la société amérindienne, les coureurs de bois s'approprient certaines attitudes amérindiennes et les réinterprètent dans leur code culturel: «il[s] retien[nen]t ce qui a un signifiant dans [leur] culture, il[s] recompose[nt] des éléments qui [les] gratifient» (Jacquin, 1987, p. 157).

Dès 1660, chaque fort possède ses trente à quarante coureurs de bois, utiles du fait de leur goût prononcé du voyage et de leur facilité à parler plusieurs langues autochtones. Officiellement rejetés par les autorités françaises qui les jugent coupables d'insubordination et de diversion de la main-d'oeuvre requise pour le développement d'installations sédentaires au Canada, ils sont, en réalité, tolérés pour plusieurs raisons: 1) autour de ce «métier» règne un certain prestige car beaucoup de héros comme Robert Cavelier de La Salle, découvreur de la Louisiane en 1682, ont débuté leur carrière en tant que coureurs de bois; 2) les officiers français sont conscients que les soldats sont sous-payés et n'ont donc pas d'autre choix pour survivre que d'être dans l'illégalité; 3) les coureurs de bois sont un lien nécessaire entre les Amérindiens et les autorités françaises et ils sont irremplaçables; 4) ils participent inconsciemment à l'expansion de la colonisation. Ils sont même, selon Marc Deneire, «les principaux agents des explorations coloniales» (Deneire, 1994,

p. 20), du Canada, mais aussi des terres qui deviendront les États-Unis, et ce, sûrement bien avant les découvreurs officiels. Compte tenu de la rudesse du climat, du caractère inconnu et dangereux des contrées, ils jouent souvent le rôle de guides, de conseillers ou d'interprètes. Il faut savoir que les guerres entre Amérindiens maintiennent un climat tendu et hostile vis-à-vis des Européens qui n'osent sortir de leurs forts et qui envoient bien souvent les voyageurs au ravitaillement.

Toutes les conditions socio-culturelles sont réunies pour un métissage entre les deux peuples.

La naissance du groupe métis est très précoce, car elle coïncide avec le tout début de l'apparition des Blancs, et ce, aussitôt qu'ils entreprennent de pénétrer le Canada jusque dans les pays du Nord-Ouest. Le groupe métis se crée autour de deux bases de peuplement dont l'apparition est décalée dans le temps: il y a tout d'abord les Métis canadiens-français (apparus vraisemblablement durant la première moitié du XVIII^e siècle) puis les Métis anglophones (apparus à l'époque de l'implantation des immigrants écossais dans la colonie de la Rivière-Rouge au XIX^e siècle). Les premiers sont nés du mariage entre des traiteurs de pelleteries ou des voyageurs canadiens-français et des femmes autochtones de la région. Le second groupe, quant à lui, est issu de l'union des traiteurs de fourrures anglais et écossais avec des femmes amérindiennes. Chaque groupe métis a son propre parler: le «métif» (ou «mitchif») pour les Canadiens français et le «Bungee» pour les anglophones.

En 1811 et 1812, Selkirk, noble écossais, amène avec lui des colons et les installe sur un territoire le long des rivières Rouge et Assiniboine que lui a légué la Hudson's Bay Company. Les débuts s'avèrent très difficiles, car ils doivent faire face à la famine, à la sécheresse, mais les Métis les secourent en allant chasser pour eux le bison. Par la suite, l'immigration européenne et l'arrivée du clergé québécois en 1818 marquent une transition importante dans l'histoire de la colonie. En effet, ces bouleversements socio-économiques provoquent une sédentarisation forcée d'une population majoritairement métisse encore nomade.

Notre article n'a pas pour objet de retracer l'histoire de la «nation métisse» dans son intégralité, mais il est nécessaire

de décrire les causes des tragédies qui l'ont décimée, fragilisant par la suite toute la communauté francophone.

En 1869, la volonté d'expansion territoriale du gouvernement du Canada, alors dirigé par Macdonald, se concrétise avec l'acquisition de tout le Nord-Ouest, propriété de la *Hudson's Bay Company*. Mais cette entente est signée sans demander l'avis des Métis. Ils viennent d'élire un des leurs, Louis Riel, à la tête d'un gouvernement provisoire, constitué pour contrecarrer une volonté d'annexion de leurs terres par les États-Unis. Dans le but de conserver leurs droits fonciers, les Métis du Manitoba (et ceux du Nord-Ouest) se révoltent à deux reprises de 1869 à 1870 et en 1885. Entre-temps, Louis Riel rédige plusieurs «listes de droits» dont les articles seront intégrés dans l'*Acte du Manitoba* de 1870 rendant, entre autres, officiellement bilingue la «Province du Manitoba» qu'il vient de créer. En 1885, le gouvernement fédéral arrête et pend Louis Riel pour trahison, ce qui aggrave considérablement l'éclatement géographique des Métis et entraîne leur assimilation quasi totale. Ce n'est qu'en 1992 que Louis Riel sera officiellement reconnu comme le fondateur du Manitoba.

Après la désagrégation et la quasi-disparition de la nation métisse, la francophonie manitobaine est exsangue. Immigrants canadiens-français et français sont alors appelés en grand renfort par les missionnaires. Mais à cause d'une arrivée massive d'anglophones d'Ontario et d'Européens de l'Est qui choisissent l'anglais, les droits des Canadiens français du Manitoba sont remis en cause et seront bafoués par toute une série de lois assimilationnistes. C'est ainsi qu'en 1890, l'anglais devient la seule langue officielle du pays et qu'en 1916, les écoles confessionnelles françaises sont interdites. Face à ces nouvelles données politiques, et s'érigeant en contre-pouvoir, le clergé va mener une double politique pour que survivent, d'une part, la foi catholique et, d'autre part, la langue française. Il utilisera comme cheval de bataille l'enseignement, clandestin pendant plus de soixante ans.

Pour mener à bonne fin leur politique, les missionnaires conquérants, poursuivant leur oeuvre d'évangélisation de la province, adoptent une stratégie de peuplement francophone. Pour cela, ils attirent puis installent des Canadiens français dans

ce qu'ils veulent voir devenir des «petits Québec» au sud-est de la province: la région de la Seine en est un.

C'est dans ce contexte (au prix d'une terre gratuite à condition de la cultiver) que sont venus s'installer des Français, des Suisses, des Belges. Ces immigrants «économiques», amenés par Dom Benoit, chanoine jurassien, peupleront le Sud-Ouest du Manitoba, région appelée «La Montagne». En revanche, les motivations de Dom Benoit sont tout autres que celles des défricheurs européens:

Le Canada et l'Amérique du Nord demeurent pour moi un objectif important: sur ces terres immenses où jamais l'office liturgique ne s'est fait entendre comme dans notre vieille Europe... il faudra tôt ou tard que nous nous multiplions comme les étoiles du ciel (Vuillermoz, 1990, p. 19).

On voit d'emblée que la construction du Manitoba français est faite d'ingrédients différents selon les époques d'immigration des francophones. D'un côté, il y a l'histoire de la vallée de la rivière Rouge, épicerie historique (le centre urbain francophone) et de l'autre, les histoires des régions rurales francophones, comme celle de la Montagne en particulier, lieu de résidence d'agriculteurs que l'on a appelés les «habitants».

Lors de nos enquêtes sur le terrain, nous avons retrouvé des descendants de ces pionniers de l'histoire franco-manitobaine. Parmi les plus représentatifs, nous avons choisi d'étudier les représentations historiques de certains Européens (dernièrement arrivés) et des Métis afin de montrer comment se sont construites des identités francophones au sein de la minorité.

DIFFÉRENTS ANCRAGES IDENTITAIRES DANS DIFFÉRENTES RÉALITÉS: LA PETITE HISTOIRE DE LA MONTAGNE

Le discours des Franco-Manitobains de la Montagne ne fait aucune mention de l'histoire tumultueuse des Métis de la Rivière-Rouge (et encore moins de Louis Riel) et qui eut lieu pourtant sept ans avant l'arrivée de leurs ancêtres. Ils ont été appelés pour accomplir la mission des chanoines: rebâtir une nouvelle histoire pour reconstruire un nouveau visage à la francophonie manitobaine et canadienne. Ils sont les défricheurs

d'une nouvelle ère, rivés à la culture de leurs terres desquelles il faut extraire quelques richesses pour survivre. En outre, ces ancêtres français s'installent sur ces terres pour gagner leur vie en plein contexte d'assimilation. Par conséquent, ils s'assimilent rapidement et en grande majorité.

D'autre part, il est intéressant d'observer que leur discours n'est pas un discours fondé sur un souvenir d'une colonisation conquérante et glorieuse (comme pour Dom Benoit). Il n'est pas non plus foncièrement anti-anglais comme l'est celui des missionnaires et de l'Histoire officielle décrite dans les ouvrages. Il s'agit plutôt d'un discours puisant ses sources dans les journaux de bord de leurs grands-parents (Arbez, 1893): discours de souffrances, de misère relatant leur installation dans les marécages, les serpents dans les chambres, l'accouchement sur la paille, l'allergie à l'herbe folle; et surtout le souvenir douloureux, encore vif chez les descendants, d'un complexe d'infériorité linguistique due à une compétence minimale dans la langue anglaise...

Pourtant, l'assimilation rapide à la langue anglaise à laquelle il a bien fallu se résoudre pour gagner sa vie ne signifie pas qu'ils aient perdu la conscience de leur langue maternelle. La survivance de quelques mots de patois, encore présente chez les petits enfants, exprime une conscience historique propre: «triboles pour pommes de terre, groles pour vaches» (Marchand, 1993, p. 47). Mais pour eux, la bataille pour la sauvegarde de leur langue est l'affaire de l'élite cléricale; ils ressentent alors le besoin de s'identifier à d'autres personnages emblématiques plus laïques. On en veut pour preuve la fête du 14 juillet célébrée depuis plus d'un siècle à Saint-Claude et qui montre bien cet ancrage identitaire à une autre réalité historique.

La petite histoire de la Montagne, région du Manitoba peuplée principalement d'Européens d'origine française, ainsi que celle d'autres régions rurales franco-manitobaines à dominante canadienne-française, se construit depuis un peu plus d'un siècle. Néanmoins, elle ne semble pas coïncider avec l'histoire des autres Franco-Manitobains. C'est ainsi que l'on peut expliquer que ces habitants ne sont pas encore bien intégrés au reste de la population francophone. Comme des immigrants nouvellement arrivés, ils semblent, en effet, à part (par leur histoire particulière et par leur accent «français») qu'on

leur envie) et en décalage (on a beaucoup entendu dire par des Franco-Manitobains d'origine québécoise que ces habitants de la Montagne se sont beaucoup plus assimilés qu'eux-mêmes).

S'ils ne se sont pas ralliés à quelque événement magnifié, à quelque épopée, ce n'est pas le cas de ceux que nous appelons les «fils de Riel». Ce sont des Métis et, depuis peu, d'autres francophones qui s'identifient totalement à ce personnage historique canadien car il légitime, à leurs yeux, leur lutte pour la sauvegarde de leurs droits.

1. Les «fils de Riel» ou la dynamique de restauration d'une identité longtemps dévalorisée

Afin de comprendre comment réagissent des individus ou groupes minoritaires (mis à part ceux qui se sont assimilés) victimes de dévalorisation à plusieurs niveaux (politique, psychologique, sociolinguistique), nous avons analysé le discours et les représentations de certains d'entre eux.

Il apparaît que, contrairement au discours des fils d'immigrants européens, celui des «fils de Riel» est le discours de l'Histoire. L'histoire de ceux qui ont conscience d'avoir fait l'histoire du Manitoba français et qui en éprouvent une très grande fierté, car ils se situent dans sa continuité.

En général, il est intéressant d'observer que, dans leurs discours et représentations, les locuteurs métis ou autres francophones ignorent ou veulent ignorer tout un passé de souffrances, d'acculturation, d'assimilation. Leurs discours ne portent pas sur l'oppression en elle-même mais sur leur réaction à l'oppression, ce qui est, pour eux, plus positif et plus valorisant. Cette réaction est toujours vécue comme une succession de luttes. C'est de cette manière qu'ils parviennent à se construire une sorte d'identité archétypale.

C'est en inversant les représentations du discours dominant qu'ils expriment tout leur refus d'avoir souffert et d'être minoritaires. Alors que, dans les années soixante, les professeurs, dans leur majorité, ont toujours enseigné la folie et la trahison de Riel, les épisodes de la vie de Louis Riel sont tous marqués par la grandeur et l'héroïsme. On ne veut conserver que l'image du héros, du prophète, du martyr à laquelle toute une population francophone minorisée veut s'identifier. On en

oublierait presque le sang versé des Métis et la longue période d'oppressions linguistique et scolaire qui a suivi. Cependant, lorsqu'on demande à un locuteur métis de décrire ce qu'est le parler métis, toute une souffrance enfouie (longtemps réprimée par les missionnaires³) surgit alors et une immense émotion tient lieu d'explication.

L'image positive du héros Riel à laquelle une partie de la communauté veut s'identifier ne fait pas l'unanimité; on en veut pour preuve l'«anecdote» de la statue de Louis Riel, placée à l'arrière du Palais législatif, qui a ravivé d'anciennes douleurs (cela se passait en 1994, lors de nos premières enquêtes au Manitoba). Ce monument représente Riel torturé, nu, prisonnier, entouré d'un mur sur lequel est gravée, en anglais et en français, sa liste de droits. Cette image a provoqué une réaction violente de rejet de la part des Métis qui souhaitaient une statue représentative d'un homme d'État. Une pétition a même été lancée contre la décision gouvernementale de déplacer la sculpture dans la communauté francophone sur les terrains du Collège universitaire de Saint-Boniface. En vain.

Le mouvement culturel des années soixante-dix – et le théâtre franco-manitobain y a participé activement (Ferland, 1983) – a recherché cette construction ou compensation identitaire (en présentant Riel, martyr et emblème de la minorité) et a jeté lui aussi le voile mythificateur sur cette époque d'oppressions.

C'est pour cette raison que l'on veut garder présent dans la conscience identitaire, le produit d'une «construction [...] imaginaire», «idéelle» (Memmi, 1997, p. 102). Ce construit est guidé par la nécessité de mieux vivre cet état de minorisation; c'est avant tout une «machine de survie» qui s'est révélée efficace. On voit bien le danger qui guette une telle vision et, du coup, l'on comprend mieux le cri d'alarme de Paul Garapon lorsqu'il attire l'attention des communautés qui risquent de voir «[leur] identité culturelle [...] se transformer en culture identitaire avec ce que suppose de malsain le culte des origines» (Garapon, 1997, p. 93).

À partir du discours qui consiste à construire ou reconstruire UN passé commun autour d'UN personnage, de la défense d'UNE langue, garants d'UN avenir commun, et qui incombaient plutôt au discours religieux, ferment de la nation

canadienne-française, un autre discours va se créer en s'opposant au discours dominant: l'esprit de Riel ne s'est, semble-t-il, pas transmis à la jeune génération.

Les représentations du personnage sont d'ailleurs très diverses pour les jeunes franco-manitobains et forment ainsi un hiatus important, compte tenu de la vénération que lui voue une certaine partie de la population. Est-ce dû à ce qu'on enseigne sur un personnage mythique ou au détachement qui, petit à petit, se fait au sein du groupe par rapport au passé?: «il a fait du bien [ou il a résisté] mais il a tué du monde, il était fanatique». En tout cas, pour eux, Louis Riel n'est pas le représentant de la francophonie actuelle, catholique, révolutionnaire, et ne symbolise en aucun cas leur culture. Au contraire, les jeunes veulent quitter cette image trop étouffante de leur communauté. Mais ce qu'ils ne veulent surtout pas, c'est de n'avoir que le temps comme référent identitaire et pas l'espace.

À ce titre, on peut dire que les Franco-Manitobains se constituent peu à peu en peuple à part, car ils font passer la référence à la notion d'espace avant celle du «temps». Ce qui ne veut pas dire qu'ils se sentent éloignés du groupe francophone ou qu'ils se soient déjà assimilés au groupe dominant (au contraire, ce sont des bilingues équilibrés). Ils ont en réalité une autre conception de la francophonie et de la culture manitobaines dont ils font partie intégrante et envers lesquelles ils gardent un certain détachement (pour eux, appartenance rime trop souvent avec dépendance). Ils ont créé de nouveaux points d'ancrage, indépendants de ceux que la communauté s'est créés, moins tournés vers le passé: d'une identité rétrospective ils vont se tourner vers une identité prospective. Nous allons tenter de la décrire.

2. Plus qu'une intégration à l'environnement, des identités par inclusions

Pour reprendre l'analyse faite par Edgar Morin (1987) au sujet de l'identité européenne, l'identité franco-manitobaine actuelle, comme toute identité, n'est qu'une composante dans une *poly-identité*.

En effet, selon les dires de nos jeunes franco-manitobains (Christian, Dominique et Frédéric), leur identité culturelle se réfère d'abord à la communauté des francophones de l'Ouest par

leur parler différent des Québécois (ils revendiquent l'absence de «sacres»), leur troupe de théâtre, le Cercle Molière. Parfois, ils ont recours à l'identité culturelle des francophones hors Québec (périphérie dont ils sont fiers car elle leur donne une certaine autonomie et une certaine liberté) et également à celle des francophones d'Amérique du Nord (Festival du voyageur). D'ailleurs sur ce festival, les avis sont très partagés: d'un côté, Christian qui trouve que «l'Festival du Voyageur c'est pas trop pire [...] 'faut pas juste dire, c'est l'fun moi j'aime ça yé» et Dominique qui veut «continuer ça»; et de l'autre, il y a Frédéric qui le catégorise dans les

[...] fêtes juste vieilles c'est tout fêter des affaires qu'étaient avant... c'est juste que j'trouve que à part de d'ça t'as rien d'autre que même l'Festival du Voyageur y'a "Plaine [ou Plaine?] lune" que j'admets ça c'est contemporain d'une façon mais y'a rien d'aut' qui où c'que tu vas voir un événement où que c'est pas pour se souv'nir de ce que quelqu'un va faire là.

À un moment de notre entretien, ils se sont même référés à la francophonie internationale par rapport à la connaissance pointue qu'ils avaient de la situation de la politique linguistique française, de leur connaissance des chansons françaises, de leur amour de la langue française, symbole de liberté, de provocation, de polémique.

Inévitablement, la minorité francophone est aussi définie par ses appartenances (linguistiques et culturelles) aux groupes anglophones du Manitoba et d'ailleurs (États-Unis). La communauté francophone fait partie du patrimoine anglophone manitobain et canadien (en tant que «peuple fondateur») sans y appartenir vraiment car elle est minoritaire; certains s'en sentent quelque fois exclus et alors voudront à tout prix s'assimiler, d'autres s'excluront d'eux-mêmes.

En fin de compte, cela dépend de la conception que chacun a de la francophonie manitobaine selon son sens local ou son universalité; en ce qui concerne les jeunes francomanitobains, tout en étant amarrés à leur communauté immédiate, ils tendent vers l'universalité et tendent à une appartenance à une nation francophone, qu'ils nomment eux-mêmes les *Frogs*. Ce terme a été utilisé par un jeune franco-manitobain quand il constate que grâce à (ou à cause de?) son bilinguisme, quand il est dans

un groupe d'anglophones, il se sent comme un *caméléon*: image de l'intégration par excellence où alternent les deux codes (linguistiques et identitaires) car il peut se comporter en vrai francophone dans sa communauté. Il décrit par conséquent avec humour sa volonté de se tatouer une grenouille sur le front pour qu'on le reconnaisse en tant que francophone et parce que, selon lui, «c'est plus facile à perdre sa langue mais si t'as un tatouage permanent sur ton front tu peux pas l'enlever alors t'es un francophone pour le restant d'ta vie»: la langue française au Manitoba n'est pas toujours un marqueur d'ethnicité. C'est aussi la manifestation d'une «identité critique ou polémique», formulée par Carmel Camilleri (1997, p. 33) dans sa description des stratégies identitaires, où la personne minoritaire peut montrer une attitude favorable à l'intégration tout en valorisant le trait stigmatisé par l'autre (ce qui revient à adopter des traits de l'Autre tout en conservant sa culture propre).

Mais à ce stade de la réflexion, on peut se demander de quoi est faite l'identité culturelle franco-manitobaine actuelle, quels sont les traits essentiels qui la caractérisent, la singularisent?

3. Vers des marqueurs identitaires métissés

En théorie et en général, dans le concept d'identité collective et le rapport qu'elle a avec l'Histoire, s'affrontent des traits dialectiques qui se transforment dans la continuité. Il en est de même de l'identité franco-manitobaine et, à ce sujet, on ne peut que constater à notre tour la description de ses deux traits historiques principaux faite par Nicolas van Schendel:

[Les coureurs de bois étaient] ces anciens Canadiens marginaux traversant, au cours du premier temps de la canadianté, les territoires autochtones à la périphérie du royaume néo-français pour y adopter la vie libre des bois et les manières de vivre pré-canadiennes. Bien entendu, cette figure se différencie de celle de l'*habitant* qui, à l'opposé, évoque l'image, dominante au cours de la même période, de ces anciens Canadiens enracinés, vivant sous la tutelle de leurs élites seigneuriale et cléricale et dont le "nous" minoritaire, à l'origine fortement imprégné d'amérindianité, sera par la suite maintenu à l'intérieur de frontières relativement étanches à toute influence étrangère [...] (Schendel, 1994, p. 106)

Cette dialectique d'ouverture / fermeture, coureur de bois / habitant, racines aériennes / racines profondes se retrouve

dans les traits de l'identité culturelle franco-manitobaine d'aujourd'hui. La problématique qui s'impose concerne donc la prise de conscience du devenir vers lequel les individus ou les groupes d'individus se dirigent. La réponse n'est pas encore tranchée, et la communauté semble aller dans deux directions opposées.

Selon la représentation que chacun a de son état de minoritaire, selon le sentiment d'appartenance de chacun, les individus se référeront à l'un ou à l'autre des deux pôles qui se côtoient au sein de la minorité.

Même à l'intérieur de la jeune génération, prise entre deux feux, les avis divergent. Identités en balancement: soit ils se protègent en opérant un repli sur eux-mêmes («comme des cornichons dans du vinaigre», dit un jeune franco-manitobain), ou alors ils se tournent vers de nouveaux horizons pour conforter leur position et utilisent leur biculturalisme («nous sommes des cosmopolitains», disent-ils). On trouve en effet toute une série d'intermédiaires entre les deux pôles extrêmes de l'identité. Mais le trait «une langue, une foi» tend à s'estomper par la volonté des plus jeunes, caractérisés par un cosmopolitisme culturel et un pluralisme linguistique.

Tout compte fait, c'est peut-être le constat de la réussite du compromis, véritable enjeu pour une minorité de maintenir et de valoriser sa langue maternelle tout en s'ouvrant à d'autres cultures.

Pour les Franco-Manitobains, le marqueur culturel du «voyageur» est resté fondamental au sens de repère identitaire. Il est le symbole de la quête des origines, de leur sacralisation («Nous sommes des voyageurs», chantent les Louis Boys, groupe de musiciens franco-manitobains) et peut-être même le dénominateur commun des francophones d'Amérique du Nord. Ainsi, chaque année à Saint-Boniface, est célébré le voyageur lors du festival du même nom, fête de la culture de la nation canadienne-française dans son ancienne acception.

Il est intéressant d'observer que, d'une manière concomitante, à l'inverse de ces réactions de repli, d'autoprotection, réflexe de toute minorité, se dessine une ouverture à l'Autre, à des échanges interculturels, à des métissages de cultures qui transcendent les problèmes de

minorisation, corollaires des démocraties modernes qui se révèlent poreuses à des degrés divers.

J'suis Français, Yankee ou Anglais? J'aimerais ça si quelqu'un savait... je suis l'mélange de tout c'gang-là... J'sais plus comment j'm'appelle, j'sais plus comment j'me nomme... je suis moi et personne d'autre [se questionnent sans réponse les Louis Boys].

On retrouve cette même analyse dans le domaine de la création en milieu minoritaire où les deux pôles identitaires sont également présents et exprimés. François Paré (1996), chercheur franco-ontarien, décrit bien une minorité comme un espace fragile où, à la fois, passé et traditions sont sacralisés débouchant sur le repli, et où, à la fois, l'étranger est symbole de liberté et de dépossession, un espace que l'on se crée pour la recherche des origines (beaucoup nous ont avoué que c'est lors d'un voyage à l'étranger qu'ils ont pris conscience de leur lien profond avec leur communauté et surtout d'un choix qu'ils devaient faire: celui de maintenir la langue maternelle). Un espace à soi, infini et indéfini. Bref, un lieu où un homme aux racines aériennes lutte contre sa disparition.

CONCLUSION: MULTICULTURALISME OU FRAGMENTATION?

Nous devons essayer de regarder clairement la situation culturelle des francophones. Situation en demi-teinte qui donne à penser que ce tiraillement identitaire peut, en revanche, en situation de crise, mener à un durcissement des traits de l'Autre en clichés, à une crispation des positions, à une aggravation des stéréotypes... On voit une tendance à rejoindre les extrêmes (tout en se posant contre les discours des extrémistes québécois et même franco-manitobains ou français): soit la dissimilation à tout prix, la ségrégation, soit l'assimilation à la majorité.

En ce qui concerne les personnes interrogées, nous avons remarqué que, tout en ayant un esprit très ouvert à l'Autre, lorsqu'on évoque l'attitude politique québécoise, le discours se fait plus violent, plus revendicatif (par comparaison avec le discours sur la majorité). Cela s'exprime par des moqueries sur ce que pense un Québécois nationaliste; on imite son accent: «au Manitoba c'est plate en tabernacle!»; ses vêtements: «ils portent des ch'mises avec des grosses fleurs de lys», ou plus gravement

par des déclarations sur une coexistence impossible «avec des gens qui pensent qu'on est des "dead ducks"» (phrase prononcée par René Lévesque à leur égard, qui hante encore la mémoire franco-manitobaine, et qu'ils ont eu honte de nous traduire):

J'peux pas m'entendre avec quelqu'un qui pense que c'que j'vis moi c'est un mirage pis que j'ferais bien d'déménager au Québec, ils comprennent pas que mon monde inclut le fait que j'parle bien l'anglais...

Ou encore, certains rêvent à un début d'autonomie franco-manitobaine sur l'argument que «c'est pas grâce aux Québécois qu'on est ici nous-aut', i nous z'ont rien faite!»

D'autres intellectuels francophones se sentent en dehors du groupe francophone restreint; ils ont, avec un certain recul comme Hédi Bouraoui (1996), pris peur devant le risque de fragmentation de la francophonie canadienne débouchant sur une double ghettoïsation de francophones par rapport aux autres francophones et par rapport à la majorité, phénomène qui peut fragiliser la francophonie hors Québec. Cet auteur revendique une image qui illustre bien la multiculturalité ontarienne: celle de l'original (il crée à cet effet le néologisme «l'originalitude») décrit par Chateaubriand comme un animal varié, coloré. Mais il n'en reste pas moins optimiste au sujet de la fragmentation francophone; il pense, en effet, que c'est probablement une étape, l'affirmation de soi de chaque minorité francophone hors Québec vers une union (une *nation*?); opinion qui est contredite par les faits et conflits politiques passés et présents et surtout par les représentations culturelles très stéréotypées de certains Franco-Manitobains à propos des autres communautés francophones.

Au pays de Riel et sur fond de fragmentation idéologique, la mosaïque culturelle francophone se craquellerait-elle? Il semble, en effet, que l'espace culturel soit devenu une frontière dans les représentations discursives des Franco-Manitobains et qu'il puisse favoriser l'émergence d'un discours culturel autonome (inquiétant?) alors que la minorité francophone est encore en voie de reconstruction (tranquille?) depuis les années soixante.

NOTES

1. Expression que l'on emprunte à l'historien Pierre Nora (1984). L'expression figure désormais dans *Le Grand Robert*: «Unité significative, d'ordre matériel ou idéal, dont la volonté des hommes ou le travail du temps a fait un élément symbolique d'une quelconque communauté».
2. L'encre a beaucoup coulé au sujet de cette scission au sein de la francophonie canadienne, parmi les écrits les plus marquants, citons les propos de François Paré: «N'est-ce pas d'ailleurs à partir de 1968 environ que se confirme le désaveu du Québec nationaliste pour sa diaspora nord-américaine, devenue soudainement non plus le symbole de la glorieuse implantation française à travers le continent, mais plutôt [...] le symptôme de la faiblesse et de la déperdition personnelle et collective?» (Paré, 1994, p. 31).
3. Voir Marchand (1993, 1997a, 1997b) concernant le comportement diglossique du clergé vis-à-vis du parler métis, dans la bibliographie.

BIBLIOGRAPHIE

- ARBEZ, Charles (1893) *En route pour le Canada* (journal de bord), 42 p.
- BOURAOUI, Hédi (1996) «La création en milieu minorisé: le cas de la littérature franco-ontarienne», dans POCHE, Bernard et TOURNON, Jean (dir.) *Le rayonnement (mortel?) des capitales culturelles*, Grenoble, Programme Rhône-Alpes de recherches en sciences humaines, p. 51-56.
- CAMILLERI, Carmel (1997) «Les stratégies identitaires des immigrants», *Sciences humaines*, n° 15, p. 32-35.
- DENEIRE, Marc (1994) *French to Frenchness: language shift and lieux de mémoire in the American midwest*, thèse (PhD), Illinois, Urbana, 265 p.
- ERIKSON, Erik, H. (1972) *Adolescence et crise: la quête de l'identité*, Paris, Flammarion, 328 p.
- FERLAND, Marcel (1983) *Les batteurs*, Saint-Boniface, Les Éditions du Blé, 109 p.
- GARAPON, Paul (1997) «La fièvre identitaire», *Esprit*, n° 1, p. 92-93.
- GIRAUD, Marcel (1945) *Le Métis canadien: son rôle dans l'histoire des provinces de l'Ouest*, Paris, Institut d'ethnologie, 1296 p.
- GÜLICH, Elisabeth (1990) «Pour une ethnométhodologie linguistique: description de séquences conversationnelles explicatives»

dans CHAROLLES, Michel, FISHER, Sophie et JAYEZ, Jacques-Henri (dir.) *Le discours: représentations et interprétations*, Nancy, Presses Universitaires de Nancy, 305 p.

GUMPERZ, John J. (1989) *Sociolinguistique interactionnelle: une approche interprétative*, Paris, L'Harmattan, 243 p.

HÉBERT Raymond-M. (1996) «Identité et production culturelle: la vitalité des communautés francophones hors Québec», dans POCHE, Bernard et TOURNON, Jean (dir.) *Le rayonnement (mortel?) des capitales culturelles*, Grenoble, Programme Rhône-Alpes de recherches en sciences humaines, p. 15-24.

JACQUIN, Philippe (1987) *Les Indiens blancs: Français et Indiens en Amérique du Nord, XVI^e -XVIII^e siècle*, Paris, Éditions Payot, 310 p.

MARCHAND, Anne-Sophie (1993) *Identité culturelle et conscience linguistique des Francophones d'Amérique du Nord: la survivance du français au Manitoba*, mémoire (DEA), Besançon, Université de Franche-Comté, 90 p.

_____ (1997a) «Les variétés de français au Manitoba: aperçu sociolinguistique», *Études canadiennes / Canadian Studies*, n° 42, p. 7-16.

_____ (1997b) «Langues et identités francophones au Manitoba», dans DVORAK, Martha (dir.) *Canada et bilinguisme*, Rennes, Les Presses universitaires de Rennes, p. 101-110.

_____ (1998) *La vitalité ethnolinguistique de la minorité franco-manitobaine (Canada): facteurs de maintien et facteurs de régression linguistiques*, thèse (doctorat), Besançon, Université de Franche-Comté, 455 p.

MOÏSE, Claudine (1995) *Mise en discours d'identités minoritaires: la communauté franco-ontarienne de Sudbury*, thèse de doctorat, Université de Montpellier III, 418 p.

MEMMI, Albert (1997) «Les fluctuations de l'identité culturelle», *Esprit*, n° 1, p. 94-106.

MORIN, Edgar (1987) *Penser l'Europe*, Paris, Gallimard, 221 p.

NORA, Pierre (dir.) (1984) *Les lieux de mémoire* (vol. 1: «La République»), Paris, Gallimard.

PARÉ, François (1996) «La communauté franco-ontarienne et la gestion de la périphérie», dans POCHE, Bernard et TOURNON, Jean (dir.) *Le rayonnement (mortel?) des capitales culturelles*, Grenoble, Programme Rhône-Alpes de recherches en sciences humaines, p. 57-64.

SCHENDEL, Nicolas van (1994) «L'identité métisse ou l'histoire oubliée de la canadienité», dans LÉTOURNEAU, Jocelyn (dir.) *La question identitaire au Canada francophone: récits, parcours, enjeux, hors-lieux*, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, p. 101- 121.

VUILLERMOZ, André (1990) «Mon Saint-Claude au Canada», *Les amis du Vieux St-Claude*, n° 13, p. 19-28.